

MÉDITATION SUR LA GUERRE PAR UN MÉDECIN MILITAIRE

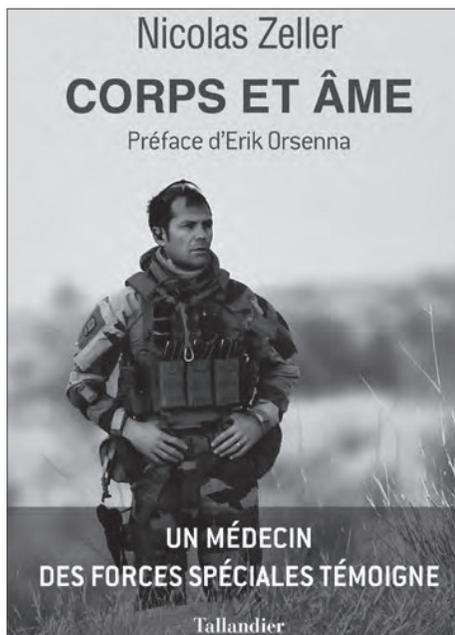
Nicolas Zeller est, comme le souligne Erik Orsenna dans sa préface, «*un rare alliage de philosophe et d'homme d'action*». Dans son remarquable ouvrage «Corps et âme», le médecin- colonel des forces spéciales livre un bouleversant témoignage sur sa vie de médecin et de soldat, et sur le quotidien de ses frères d'armes. Il nous entraîne sur toutes les zones de conflit, nous livre ses pensées les plus profondes sur le sacrifice, la souffrance, et la mort. Ses pensées sont d'une grande élévation d'esprit et reflètent une âme noble. A l'heure où le bruit des bottes est de retour, Zeller nous offre un récit de guerre palpitant, mais aussi matière à réfléchir et à méditer.

ÂME NOBLE ET CORPS VAILLANT

Nicolas Zeller a fait ses études à l'Ecole du service des Armées à Lyon. Il s'est formé à l'ombre des grands maîtres du passé, le baron Percy demeurant l'une des figures les plus illustres. Ainsi son message de 1811 reste-t-il encore présent dans le cœur des médecins militaires d'aujourd'hui : «*Allez où la patrie et l'humanité vous appellent, soyez-y toujours prêts à servir l'une et l'autre ; et s'il le faut, sachez imiter ceux de vos généreux compagnons qui au même poste sont morts martyrs de ce dévouement intrépide et magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de votre état*».

Ainsi, le médecin militaire porte secours avec le même zèle, pour sauver un frère d'armes ou un

djihadiste blessé, comme Zeller le raconte lors d'une mission au Sahel en 2015 : «*[...] Nous sommes entassés dans les hélicoptères EC725 Caracal qui s'infiltrent à grande vitesse au ras des dunes vers la zone où des Chasseurs français viennent de frapper un important regroupement djihadiste. Notre mission : reconnaître le lieu de l'interception, relever le maximum de renseignements et capturer d'éventuels fuyards. [...] Nous nous regroupons et, en silence, entamons notre progression vers la zone du bombardement située à un kilomètre environ.*



La nuit est noire. Nous entendons au loin les hélicoptères Tigre et Gazelle qui surveillent la zone d'action et poursuivent les fuyards. Nous progressons en colonne lorsque soudain le binôme de tête s'arrête. « Un homme allongé devant nous à vingt mètres ! » Quelques instants plus tard, le compte-rendu se précise. « Il s'agit d'un méchant. Il est blessé ! »⁽¹⁾. Zeller continue son récit : « [...] Je m'approche de l'homme en question. Agé d'une quarantaine d'années, il s'agrippe à ma cheville. Il est blessé aux chevilles [...]. Compte tenu de la présence de quelques combattants ennemis encore dans la zone, nous décidons de réaliser les gestes élémentaires de survie, de marquer sa position au GPS, de poursuivre notre infiltration afin de nous mettre en sécurité et de revenir terminer sa prise en charge dès que le périmètre sera sûr. [...] Hors de question de ne pas lui porter secours si cela est envisageable. Nous nous mettons en route avec quelques commandos. Arrivés à l'endroit où nous l'avions laissé, personne. L'homme a continué à ramper, poursuivant ainsi sa fuite inexorablement. Les traces sont bien visibles. Nous décidons de les suivre et nous découvrons une chaussure, puis le gilet de combat, les pansements et un tee-shirt qui jonchent le sol. Au bout de trois cents mètres, nous trouvons notre blessé à l'ombre d'un bosquet. [...] Les constantes vitales sont bonnes. [...] le temps de panser les plaies de nouveau, de lui donner des antalgiques [...], nous le plaçons dans un brancard de fortune. Puis nous entamons la progression en sens inverse [...] Se mélangent en moi des sentiments contradictoires, mêlant fierté et interrogation sur le sens de ce que je demande à ces soldats : porter leur ennemi. « J'agis avec humanité et je respecte mon ennemi », cette phrase du code du soldat résonne en moi. Quelles que soient mes impressions, une certitude s'impose : nous avons raison ! [...] Une fois encore, la mort rôdait sur le champ de bataille. Les plus bas instincts de l'homme se sont mêlés aux plus hautes valeurs en une seule journée ».

FACE AU PÉRIL

« Niger, 2013. Brice, notre chef de détachement, raccroche le téléphone. Benoît, Fred et moi sommes pendus à ses lèvres. Depuis de longues minutes, nous attendons de savoir si nous devons bondir dans nos véhicules pour aller intercepter des djihadistes repérés quelques heures plus tôt ». Quand l'homme est confronté au péril, Zeller rappelle l'importance de la lucidité. Il s'appuie sur plusieurs écrivains qui ont affronté le danger. Ainsi cite-t-il la philosophe Simone Weil qui « essaye de définir le contour du courage » ; Simone Weil parle de « sang-froid » et de « nerfs solides » quand elle dut rejoindre Londres en pleine guerre ; et Zeller note que la philosophe a transformé son expérience en force. Il cite aussi Sylvain Tesson qui a côtoyé la mort et a écrit : « Il n'y a qu'un minuscule espace où l'on peut se connaître vraiment. Il se situe à la lisière de la mort et à l'orée de la nuit ». Zeller reprend : « Se méconnaître nourrit des illusions néfastes ». [...] « Eduquer, éprouver, et entraîner sa lucidité face à la guerre, rend possible l'acceptation du don ultime de sa vie, augmente l'épaisseur d'âme du soldat, renforce sa légitimité dans la société, et par capillarité, peut souder une Nation [...]. L'éducation contemporaine est parfois bien défaillante ».

LES SOLDATS ET LA MORT

Zeller note que dans le secret de la salle de consultation : « La violence évoquée par ces hommes [...] peut être si intense qu'elle envahit parfois tout le bureau et me glace ». [...] « Si je m'attendais à voir dans l'intimité de mon bureau [...] des soldats venant questionner cette relation parfois troublante avec la violence et la mort, je ne pensais pas qu'ils seraient si nombreux. Peut-être un peu naïvement, j'en étais resté à de vieux souvenirs d'Antoine de Saint-Exupéry quand il parle du risque de mourir dans « Pilote de guerre ». « J'accepte la mort. Ce n'est pas le risque que j'accepte. C'est la mort. J'ai appris une grande vérité. La guerre, ce n'est pas l'acceptation du risque, ce n'est pas l'acceptation du combat.

C'est à certaines heures pour le combattant, l'acceptation pure et simple de la mort». A ces mots de Saint-Exupéry, Zeller ajoute : *«Je pensais que cela était clair dans la tête des soldats. C'était sans compter sur la réalité. Comment alors revigorer ces jeunes frères d'armes et ces frères d'âme ! [...] Pourquoi ne pas commencer par les nourrir de l'histoire inépuisable de leur pays ? [...] Quel jeune connaît le récit édifiant de la mort de Saint-Louis, de Turenne, de Murat, de Ney, de Guynemer, d'Honoré d'Estienne d'Orves et de tant d'autres ? Sans doute faut-il, encore une fois, que chaque chef donne de sa personne et se risque aux questions des plus jeunes, ce qui questionne leur propre socle historique et symbolique, puisqu'ils appartiennent à une génération, sinon la même, déjà touchée en partie par l'oubli de l'histoire*».

Le docteur Zeller explique combien la lecture l'a aidé dans sa vie de soldat et d'homme, avec *«un besoin profond de toucher du doigt l'horreur qui peut résider en l'homme*». Il cite les livres qui l'ont accompagné et qui ont enrichi sa vie et sa compréhension de l'humain : primo Lévy avec *si c'est un homme*, Soljenitsyne avec *une journée d'Ivan Denissovitch*, et l'*archipel du goulag*, Hélie de Saint-Marc avec *les champs de braises* et *les sentinelles du soir*, Pierre Clostermann avec *le grand cirque*, et Pierre Schoendoerffer avec *là-haut*, et *le crabe-tambour*.

LE SOLDAT, UN HOMME COMME LES AUTRES ?

Ce livre soulève maintes questions sur les liens qui unissent l'armée et le peuple français, à une époque où le mot «patrie» est souvent mal perçu. Les valeurs éternelles des militaires, courage, abnégation, oubli de soi, sont souvent bien éloignées d'une société axée sur le plaisir et la consommation. Les jeunes recrues qui viennent de cette société civile souvent dépourvue de valeurs morales, d'éducation et de respect des hiérarchies, peinent à s'intégrer. Ils arrivent, comme le dit Zeller : *«vierges et bien fragiles*», et c'est à l'armée de les éduquer. A certaines périodes de l'histoire,

souvent douloureuses, le peuple français réalise que l'armée est toujours fidèle, présente et forte, et qu'elle est notre plus grande protection. Ces militaires qui s'entraînent quotidiennement pour donner tout ce qu'il y a de meilleur en eux, vivent souvent des moments de stress intense, dans des pays lointains, face à des guerriers redoutables, dans des terres hostiles. Zeller nous confie son malaise, partagé par beaucoup de militaires, quand l'Etat les réquisitionne, suite à un problème qu'il a été incapable de régler, pour aller ramasser les poubelles. *«J'y vois la marque d'un certain mépris pour l'engagement des Armées. Demande-t-on aux éboueurs de nous remplacer en Afghanistan lorsque l'un de nous est blessé ?*», et le médecin rappelle que le général Georgelin a souvent déclaré que : *«Les armées, c'est pour faire la guerre*» et que le soldat est *«l'incarnation du tragique du monde qui se manifeste par la guerre*». Zeller souligne que : *«Quand on est capable d'offrir sa vie pour sauver sa patrie, on n'est pas un homme ordinaire. [...] Si le soldat se sent «ordinaire», il est plus fragile au combat [...]»*. Il ajoute également que l'engagement des armées n'a jamais été aussi intense, à l'heure où la société française a oublié, en soixante-quinze ans, que parfois elle peut être conduite à remettre son destin entre les mains des armées. Ces propos résonnent fortement à l'heure actuelle, il est temps de regarder nos braves soldats différemment, car sans notre respect et notre attachement, ils tombent dans l'abîme de «mourir pour rien».

Nicolas Zeller estime que le lien qui unit le soldat à la Nation est distendu, il veut être un «éclairé», et nous montrer ce qu'est la guerre aujourd'hui, afin que l'élan national soit *«une formidable source de motivation et d'acceptation de la condition si particulière du soldat*». Il nous fait également part de son attachement à cette phrase de Carl-Gustav Jung : *«Je considère que c'est le devoir de tous ceux qui, solitaires, vont leur propre chemin, de faire part à la société de ce qu'ils ont découvert au cours de leurs voyages d'exploration*».

**QUAND LES SERVITEURS DE LA FRANCE SONT AUSSI
SES GUIDES**

Ainsi que l'a écrit Erik Orsenna : [...] « *Ce livre a une main [...]. La main qui vous guide jusqu'au-delà de vous-même. La main qui fait tout pour sauver. La main qui se pose sur un front lorsqu'une vie va s'en aller, une vie donnée pour que d'autres continuent* ».

A la lecture de cet ouvrage, des témoignages poignants et des pensées élevées qu'il contient, il nous vient à l'esprit cette phrase de Kierkegaard : « *Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin* ».

CLOTILDE ALEXANDROVITCH

(1) Au combat, les militaires disent « méchant » à la place d'« ennemi », qui pourrait être confondu avec « ami » dans les échanges radio, et pourrait avoir des conséquences catastrophiques.

**NICOLAS ZELLER : «CORPS ET
AME», récit d'un médecin des forces spéciales
françaises». Préface d'Erik ORSENNA.
Editions Tallandier. 19,50 Euros**